

LE COURRIER

L'ESSENTIEL, AUTREMENT.

PLAN D'ÉCONOMIES

Les coupes aux **HUG** vont perdurer

5 En fonction depuis le 1^{er} juin, le nouveau patron des Hôpitaux universitaires de Genève, Bertrand Levrat, ne craint pas de devoir économiser 75 millions de francs sur trois ans. Et ce sans toucher à la qualité des soins. Interview.



JPDS

4 La commune genevoise de Veyrier abolit le statut de **fonctionnaire** de ses 65 employés. Au menu: salaires individualisés et au mérite.

MARTIGNY

Les Journées des Cinq Continents,
un patchwork de la diversité
12

VILLE DE NEUCHÂTEL

La gauche hésite à briguer le siège
laissé vacant par Alain Ribaux
4

éditorial

CHRISTIANE PASTEUR

LE TEMPS DE LA
MONDIALISATION
HEUREUSE
EST RÉVOLUE

En juin 2001, les puissants de ce monde se réunissaient à Gênes. Ce sera la dernière fois qu'un sommet du G8 se déroulera en plein cœur d'une grande ville. Il sera marqué du sceau indélébile de l'ignominie. La violence des forces de l'ordre entraîna non seulement la mort tragique d'un jeune manifestant, Carlo Giuliani, mais également un traumatisme pour l'ensemble du mouvement altermondialiste. La descente de police, d'une brutalité inouïe, qui se déroula à l'école Diaz, où dormaient des dizaines de manifestants, puis les exactions qui ont suivi dans la caserne de Bolzaneto constituent la plus grave atteinte aux droits de l'homme en Italie depuis 1945, selon Daniele Vicari, réalisateur d'un film revenant sur les événements, sorti hier en Suisse romande¹.

Ils étaient 300 000 manifestants à Gênes. Mais seulement un millier en marge du dernier G8, qui s'est tenu cette semaine à Enniskillen, en Irlande du Nord. Le chiffre pourrait sonner comme un aveu de faiblesse. Ce serait oublier un peu vite la multiplication des protestations en Europe comme dans le reste du monde. Douze ans après Gênes, les manifestations se sont généralisées: en Grèce, en Turquie, au Brésil, etc.

Au contraire, ce sont désormais les tenants de la mondialisation qui font pâle figure, obligés de se réunir dans des lieux reculés et recourir à de ridicules caches-misère pour tenter de masquer l'échec de leurs politiques d'austérité. Ainsi, les autorités nord-irlandaises ont repeint, à grands frais, les façades d'une trentaine de commerces désaffectés, victimes de la crise économique, dans les villages de la région traversés par les délégations du G8. Un vrai village Potemkine, dans la plus pure tradition. Sur les vitrines de l'ancienne boucherie ont été collées des photos d'étals regorgeant de jambons. Filant dans leur limousine, Barack Obama ou Angela Merkel n'auront pas eu le temps de remarquer l'étrange immobilité des convives de ce café trinquant jour et nuit.

L'anecdote est symbolique, mais révélatrice. Elle constitue un formidable clin d'œil à l'histoire: si la pratique tient de la légende pour ce qui est du temps de Catherine II, l'Union soviétique comme la Chine maoïste utilisaient ce genre de subterfuges pour cacher à leurs hôtes de passage leurs réelles conditions de vie. Les tenants de l'économie de marché, vainqueurs de la guerre froide, avaient raison de se gausser. Mais c'était avant. Le temps de la mondialisation heureuse – pensée, voulue et orchestrée par le G8 – est révolu. Les annonces sur l'éradication de la malnutrition, l'accès facilité aux médicaments contre le sida, la fin du secret bancaire n'ont pas été suivis d'effets. Le G8 souffrait d'illégitimité. Désormais, il a perdu toute crédibilité.

¹Diaz, un Crime d'Etat. Nous y reviendrons dans notre édition de samedi



GENÈVE

L'ART
PREND
LE TRAM

C'est parti pour le projet d'art public le long du tram 14! Aux arrêts Quidort, Petit-Lancy et Les Esserts, une œuvre de Silvie Defraoui, grande dame de l'art contemporain suisse, a été inaugurée hier soir: un bel entrelacs de formes géométriques peintes au sol. D'autres créations s'offriront prochainement au regard des Genevois, signées John M Armleder, Ugo Rondinone, Eric Hattan et Lang & Baumann. Mais aussi Pipilotti Rist, pour autant qu'un financement privé soit trouvé pour son idée de tram rose faisant le lien entre toutes les interventions. Le tout s'inscrit dans une commande d'art public exceptionnelle, développée par le canton de Genève, sur l'impulsion des communes de Lancy, Onex, Confignon et Bernex, avec la participation de la Ville de Genève. CO/JPDS



ON NOUS ÉCRIT

La végéphobie est partie intégrante
de l'oppression des animaux

CAUSE ANIMALE • David Olivier, fondateur de la Veggie Pride, réagit à la récente prise de position de Bertrand Cassegrain sur la végéphobie.

L'article de Bertrand Cassegrain publié dans *Le Courrier* du 25 mai dernier a le mérite de rappeler que la notion de végéphobie ne fait pas l'unanimité, y compris parmi les personnes qui, comme lui, sont végétariennes par éthique. De fait, depuis la première Veggie Pride à Paris en 2001, la végéphobie fait débat au sein même de la mouvance animaliste. Les critiques sont bien représentées par le texte de M. Cassegrain et résultent d'une mauvaise compréhension de la notion et d'un défaut d'appréciation des faits.

Les animaux sont soumis à une violence inouïe. Dès lors que nous disons et montrons concrètement notre solidarité avec eux en refusant de manger leur corps, c'est-à-dire en étant végétariens, il est inévitable que cette violence déteigne sur la manière dont nous-mêmes sommes traités. C'est le contraire qui serait extraordinaire. Notre statut d'humains nous protège – jusqu'à un point. La végéphobie, c'est le décalque sur nous de la violence faite à eux.

La violence faite aux animaux n'est pas un simple processus mécanique. Elle est d'abord fondée sur un refus d'entendre: d'entendre le cri du cochon qui a peur et qui ne veut pas mourir, d'entendre l'appel de la vache qui veut retrouver son veau. La végéphobie, elle, est le refus d'entendre les végétariens: le refus de tout débat réel sur la légitimité de la consommation de la viande. La violence faite aux animaux est ensuite une contrainte: celle de mourir. A nous, la végéphobie veut imposer la contrainte de les manger.

M. Cassegrain nous reproche de jouer les victimes, à la place des animaux: «Ce sont bien eux les victimes, pas nous, et ce sont eux qui devraient être mis en lumière.» Cette opposition est absurde. Oui, la violence que nous subissons est plus douce que celle qui les frappe. Mais quand une cafétéria univer-

sitaire me refuse l'affiche de la Veggie Pride au motif que «les végétariens sont une secte», c'est nous et eux qu'on réduit au silence. Lorsqu'on force les parents à donner de la viande à leurs enfants par des arguments nutritionnels mensongers, c'est à ces humains et aux animaux qu'on impose la boucherie.

Aujourd'hui les animaux non humains ne possèdent, légalement, aucun droit. Nous militons pour que cela change, mais ne pouvons l'exiger. Mais nous pouvons exiger le respect de nos droits. Notre droit de refuser de participer à la boucherie et, plus important encore, notre droit de faire entendre la voix des animaux à travers la nôtre sont les seuls droits que ceux-ci possèdent aujourd'hui.

M. Cassegrain écarte la réalité concrète de la végéphobie en une phrase, affirmant que nous ne sommes pas discriminés à l'embauche, qu'on ne nous tabasse pas dans la rue, etc. Je renvoie le lecteur en particulier au site vegphobia.info ainsi qu'à la brochure *La Végéphobie*¹ et au site de la Veggie Pride 2013² pour les nombreux témoignages qui contredisent cette assertion. Voici seulement quelques exemples:

On ne nous tabasse pas? J'ai le souvenir des raclées reçues quand, petit, j'ai voulu refuser de manger les animaux. Le fait est courant. Adulte, j'ai été frappé dans la rue par des personnes qui haïssaient «les végétariens qui se croient supérieurs». Discrimination à l'embauche? «[L'employeur] m'a dit, je cite, 'je vois que vous vous intéressez à la protection animale, avez-vous une alimentation particulière?', je lui ai donc dit que j'étais végétarienne. Sa réaction a été de [me dire] de foutre le camp parce qu'il ne voulait pas embaucher de terroristes.»³

La contrainte de manger les animaux est réelle pour une large part de la population, et passe par une désinformation médicale systématique. Que disent les autorités

françaises aux adolescents végétariens? De manger du poisson. Et aux végétaliens? «Ne suis surtout pas ce régime.»⁴ L'attitude d'un médecin donné peut provenir d'un manque d'information. L'attitude des autorités publiques, par contre, constitue une rétention d'information délibérée. Pour verrouiller le tout, en France, depuis 2011, il est interdit par décret aux cantines scolaires de recevoir les végétariens, et même de servir un seul repas sans produits animaux⁵. Le résultat concret est l'interdiction de la solidarité avec les animaux pour des millions de familles.

Enfin, M. Cassegrain se moque de ce que nous nous plaignions des moqueries. Pourtant, celles-ci sont, lorsqu'elles sont systématiques, un mécanisme social féroce de répression. Par ailleurs, elles sabotent le débat. Lorsqu'à nos arguments éthiques on répond en nous traitant d'adorateurs de Bambi et par d'autres «arguments» auxquels même leurs auteurs ne croient pas, la contestation de l'ordre carnivore devient inaudible.

Notre emploi du terme «végéphobie» ne vise pas à escamoter le débat en «psychologisant» toute opposition à nos idées – en la faisant passer pour une pathologie mentale, une phobie. Ce ne serait pas de la végéphobie que de nous opposer avec sérieux de vrais arguments. Le débat de société sur la condition faite aux animaux doit avoir lieu. Nous demandons qu'il se déroule, sereinement, arguments contre arguments. Et que ceux qui ne veulent pas débattre se taisent.

DAVID OLIVIER,
militant progressiste engagé pour l'égalité
animale et fondateur de la Veggie Pride.

¹ <http://tinyurl.com/vphobia-brochure-1>

² <http://tinyurl.com/vp2013-vphobie>

³ <http://tinyurl.com/vphobia-c4065>

⁴ <http://tinyurl.com/nesusis>

⁵ <http://icdv.info>

ACTUALITÉS PERMANENTES

Mauvais genre,
bon sexe!DÉDÉ-
LA-SCIENCE*

Il est divertissant mais désolant de voir des questions scientifiques dégénérer en slogans politiques. Lors de la première édition d'un vieux livre¹, j'avais proposé un schéma, en quatre temps chevauchants, de la détermination du sexe chez les humains. La «quadrature du sexe» comporte une composante génétique, qui donne des potentialités

biologiques, et une composante physiologique qui les réalise dans un organisme particulier. A ces mécanismes biologiques se surimposent, chez les humains et autres mammifères, un «sexe social», produit par la société et la culture, et un «sexe psychologique», construit par l'histoire personnelle et la pensée du sujet. Bien sûr, ces quatre sexes ne sont ni des composantes indépendantes, ni des étapes successives. Au delà de l'embryon, tout interagit avec tout: le biologique conditionne le social et le psychologique, qui eux-mêmes gèrent le fonctionnement du corps et la construction du cerveau. Ce schéma factuel est détaché des polémiques et luttes de pouvoir liées au sexe. Bien géré, il fournit des hypothèses et des explications concernant les origines et les diversifications culturelles des inégalités, des dominations et sexismes de toutes sortes, ainsi que des pistes rationnelles pour lutter contre. Mais des millénaires d'oppressions, d'intolérances et de terrorismes culturels judéo-christiano-islamiques, entre autres, rendent difficile le dialogue entre des scientifiques, bourrés de préjugés culturels, et des militant-e-s mené-e-s par la passion. Ces derniers ont raison de souligner le manque d'objectivité des premiers².

Si créateur il y a, il dérape
souvent sur la pente
glissante de la sexualisation

Les quatre sexes connaissent des avatars variés, dont la combinaison conduit à autant de profils sexuels qu'il existe d'individus sur terre. Le sexe génétique, au delà des deux variantes communes, connaît de nombreuses variations moins fréquentes, souvent ignorées des intéressés, dont certaines changent ou perturbent son expression. Le sexe physiologique peut être découplé du génétique, conduisant à des intersexualités anatomiques ou seulement physiologiques, masculinisant des mâles, féminisant des femelles, créant une variation continue dans la sexualisation du cerveau et des comportements. Là, on peut se souvenir que, dans certaines espèces, de poissons en particulier, on est hermaphrodite ou doté d'un sexe réversible, parfois en fonction de l'âge. N'en déplaise aux bigots, les féministes ont raison d'affirmer que la «bicatégorisation» sexuelle rigide est une construction sociale, pas une réalité biologique. Si créateur il y a, il dérape souvent sur la pente glissante de la sexualisation, même biologique! Et quand on passe aux sexualisations culturelles, on tombe dans le gouffre du grand n'importe quoi des arbitraires culturels et religieux. Malgré mon engagement de longue date contre les inégalités liées au sexe, je n'aime pas trop parler de genre. D'abord parce que le mot genre a, en biologie, un autre sens important qui n'a rien à voir. Et puis parce que des féministes nord-américaines, dans certaines *gender studies*, combinent des discours ignorant des données biologiques avec une politique de confrontation qui discrédite leur cause. Sinon, le genre pourrait recouvrir les deux sexes que je qualifie de «culturels». Dans ce débat, l'activisme mammaire des Femens, dans leur juste lutte contre les archaïsmes religieux, m'amusaient bien tant qu'il était souriant et ne mettait pas en danger leurs disciples. Mais il devient contre-productif dans les sociétés trop aliénées par les religions. En tout cas, manipulées ou pas, elles mènent moins que la propagande «anti-genre» pathétique des lamentables «Antigones»: des paroissiennes bien dressées des très beaux quartiers, diffusées par un magazine d'extrême droite au sortir de manifestations homophobes fréquentées par des skinheads néonazis...

* Chroniqueur éternant.

¹ *Le sexe et l'innovation*, Seuil, 1979/1987. «La quadrature du sexe», in *Différences et inégalités*, éd. Différences, 1984.

² Cynthia Kraus, *La bicatégorisation par sexe à l'épreuve de la science*, UNIL.